

Le rapport entre les proverbes et la littérature catalane contemporaine : un exemple chez Carner

Maria DASCA

Séminaire d'Études Catalanes

maria.dasca@gmail.com

Résumé : Difficilement repérables dans certaines expressions de la littérature catalane contemporaine, les formes simples (*einfache Formen*, selon André Jolles) sont à l'origine de certaines créations humoristiques ou didactiques qui ont suscité l'intérêt d'ethnologues et d'écrivains. Un exemple est celui du poète Josep Carner, qui recueillera, tout au long de sa vie, un ensemble assez riche de proverbes. À la base de ses recherches, on voit l'importance qu'il a portée à ce sous-genre qui partage plusieurs caractéristiques avec la poésie (la subtilité, la brièveté ou son caractère révélateur d'une pensée morale ou d'une vérité cachée).

Mots-clés : Littérature catalane, formes simples, proverbes, poésie.

0. Prologue : les proverbes et la littérature catalane contemporaine

Une des difficultés inhérentes à un travail comme celui que je présente, dont le but est d'étudier l'usage créatif des proverbes, est le lien entre ces formes de littérature populaire avec des formes littéraires plus complexes. Malgré le fait que les aphorismes, les dictons et les proverbes sont toujours une source d'inspiration pour les créateurs, il est souvent difficile de les repérer. Leur visibilité est plus évidente dans le jeu humoristique —soit à travers la forme graphique (et je pense à la caricature), soit dans ses dérivations audiovisuelles (comme nous l'avons vu dans le cas de la communication de Xus Ugarte sur *Polònia*)— et dans des genres didactiques-moraux tel l'essai, que dans le roman ou les recueils poétiques.

Contrairement au traitement qu'ils reçoivent dans les grands répertoires médiévaux et modernes (poétiques et narratifs : les cas les plus évidents sont l'œuvre d'Ausiàs March et le *Tirant lo Blanc*)¹, il est impossible d'établir des corpus exhaustifs à partir de l'usage des proverbes dans la littérature catalane contemporaine. Les exemples les plus réussis d'utilisation des proverbes sont dérivés d'une certaine orientation de la narration d'avant-garde, avec l'antécédent prééminent du courant satirico-humoristique du groupe de Sabadell, qui les a employés pour créer des jeux linguistiques. Cette orientation est due à la volonté, de la part de l'écrivain, de rompre l'automatisme perceptif à travers la subversion d'une convention —la convention littéraire— qui porte à l'extrême les possibilités expressives du langage par rapport aux mécanismes référentiels. Cette orientation, dont le représentant le plus notable fut Francesc Trabal, avec des œuvres comme *L'home que es va perdre* ou *Judita* (1930), a été maintenue dans certains romans actuels, qui se présentent comme les héritiers de la narration d'avant-garde européenne. C'est le cas de *Mistana* (2005), un roman de Núria Perpinyà, où le narrateur délimite une réalité autonome, celle de la communauté qui intitule l'œuvre, qui a développé un langage indépendant, régi par une série de règles divergentes et contradictoires. Parallèlement, il faut souligner que l'objectif de toutes ces œuvres, focalisées sur l'entourage du jeu linguistique, n'est que celui de montrer la progressive

¹ Vid. CONCA, Maria ; GUIA, Josep. «L'ús de termes paremiològics en la història de la literatura catalana». *Els Marges*, 48 (1993), p. 23-53.

dévalorisation du langage verbal au moment de référer la réalité d'une façon intelligible. C'est pour cette raison que, bien que le discours élaboré soit fondé sur l'autorité présumée inhérente aux lieux communs (comme ceux de la soi-disant *sagesse populaire*), ceux-ci sont dépréciés dans leur usage. D'une certaine façon, on corrobore un aphorisme de Joan Fuster, qui défendait que « Si el sentit comú —això que s'entén per sentit comú— fos realment *comú*, enfulliríem »².

À la base de cette orientation, il y a une tendance partagée par quelques auteurs actuels : la capacité d'utiliser des locutions, des dictons et des locutions figées. Ce procédé créatif, essentiel dans les dialogues, provoque des effets comiques, et il connecte avec un élan imaginaire de source populaire. Il se situe, comme l'observe Foucault dans l'œuvre de Raymond Roussel³, dans « [l']espace topologique du vocabulaire », vu qu'il ne double pas le réel moyennant la création d'un autre monde, mais qu'il découvre un espace insoupçonné dans les dédoublements spontanés du langage figuratif. Dans ce sens, il ne montre qu'une nouvelle perspective de la réalité au milieu de la pluralité des visions par lesquelles on peut référer le monde, et il ouvre des possibilités expressives à la création littéraire.

Dans ces œuvres, la référence à la parole en général et aux proverbes en particulier est véhiculée à travers des procédés basés sur la manipulation de la valeur de vérité de l'énoncé : la parodie et l'ironie. Il faut rappeler, aussi, que, depuis les années 1970, moment où commence ce que Jean François Lyotard appelle la *condition postmoderne*, l'incrédulité vers les métarécits entraîne aussi une dévalorisation de ces « livres de sagesse » ouverts à tout le monde, qui, selon Joan Amades, sont les proverbes⁴. Dans l'ère postmoderne, où la légitimité du verbe est disséminée par la prolifération des discours générés par les mécanismes de consommation, qui règlent les modèles culturels de la société postmoderne, un espace comme celui de la sagesse populaire risque de se rendre invisible. En tout cas, son pouvoir de communication (et, par conséquent, d'incidence), est mineur étant donné que sa capacité à canaliser une vérité concrète, conventionnellement arbitrée au sein de la communauté, est concernée.

Cette idée doit être mise en rapport avec la « perte du sens » intrinsèque à la société postmoderne, qui, en suivant Lyotard, « consiste à regretter que le savoir n'y soit plus narratif principalement. »⁵. Cette situation remet en cause la prémisse de Platon, selon laquelle « Le savoir scientifique ne peut savoir et faire savoir qu'il est le vrai savoir sans recourir à l'autre savoir, le récit »⁶. Selon Lyotard, maintenant le savoir apparaît disséminé en jeux de langage, en même temps que le sujet social semble se dissoudre⁷.

Ainsi, il n'est pas étonnant que dans quelques fictions contemporaines, le dépositaire de la sagesse populaire (le fabulateur ou le savant) soit l'émetteur d'un discours troublant, caractérisé par son inintelligibilité et qui est le résultat d'une subjectivité

² FUSTER, Joan, *Consells proverbis i insolències*. In *Indagacions i propostes*. Barcelone : Edicions 62, 1981, p. 226.

³ FOUCAULT, Michel. *Raymond Roussel*. Paris : Gallimard, 1963, p. 49.

⁴ « El refrany ve a ser un llibre de saviesa obert a tothom, que abraça, gairebé, tots els temes de la vida diària, que condensa idees, sentiments, consells i normes de capteniment i que ofereix les més variades opcions a qui vulgui extreure'n experiències i ensenyament », Joan Amades in PARÉS I PUNTAS, Anna. *Tots els refranys catalans*. Barcelone : Edicions 62, 1999.

⁵ LYOTARD, Jean-François. *La condition postmoderne*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1979, p. 47.

⁶ *Ibid.*, p. 51.

⁷ L'idée de dissémination (ou de fragmentation) invalide la modernité comme cadre épistémologique du savoir actuel. Et, par conséquent, invalide l'approche que fait Habermas de la modernité (dans *Modernity : an Incomplete Project*, 1980). Le philosophe considère que la modernité se caractérise par l'établissement des différences entre science/morale/art, qui deviennent des sphères de valeur autonome, avec leurs propres règles (vérité/justice/beauté). Justement le cadre épistémologique postmoderne remet en cause ces liens.

hermétique et incompréhensible. C'est le cas des références explicites à la parole que nous trouvons dans le recueil de récits *Dans la ville en chantiers* (2002), de Mercè Ibarz, où un personnage fait des listes avec des mots incohérents en essayant simplement de savoir « comment devraient être les choses et ce qui manque pour que tout aille mieux »⁸. Parce que, d'après Lyotard, « Nous ne formons pas des combinaisons langagières stables nécessairement, et les propriétés de celles que nous formons ne sont pas nécessairement communicables »⁹.

Un autre exercice solipsiste, qui est plus complexe et clairement lié aux proverbes, apparaît dans un des romans de Pasqual Farràs, *La mort del fabulador* (2000). Dans cette fiction, un personnage étranger s'introduit dans un espace de cirque, où la vie est déterminée par l'ascendant d'un fabulateur des réalités contradictoires et intransférables, qui ne peuvent pas être considérées ni comme des vérités ni comme des mensonges. Ces vaticinations, le narrateur les perçoit comme des proverbes à sens opaque :

Sentia el retrò dels seus passos, però a mida que s'acostaven em vaig anar adonant que no podien pas ser els del sergentot, aquell qui s'acostava no podia ser pas cap barricaire. Més aviat algú que s'havia perdut. Remorejava en veu alta, distret, com si assagés proverbis, com si hagués de recompondre algun versot desllorigat. Desafinava, però no em podien pas ofendre, els refilets, si eren descàrrecs. Tenia la veu rogallosa i per res tossia, i llavors anguniava, era de doldre, la seva insatisfacció, i jo l'hauria ajudat, però ell volia fer veure que no era pas res, que no calia. Presentia l'amic pairal. I així aparegué davant meu la imatge que havia estat buscant, el fabulador, i vaig pensar que aviat seria comprès, acollit i salvat¹⁰.

1. Rapport des proverbes avec les formes simples

En même temps, et malgré les contraintes référées dans l'utilisation des proverbes, il faut souligner que la narration contemporaine est souvent basée sur des formes simples (*einfache Formen*), qui incluent les proverbes. Le concept, défini par André Jolles dans l'œuvre homonyme de 1930, englobe toutes les formes littéraires qui, du fait de n'avoir pas été développées comme des formes plus extensives qui puissent donner origine aux trois genres établis par la poétique d'Aristote, ne sont pas analysées, de manière indépendante, dans le domaine des études littéraires (stylistique, rhétorique, poétique). Il s'agit de formes de langue orale qui apparaissent de façon naturelle et anonyme dans une société concrète. Dans la plupart des cas, elles n'ont été l'objet de l'attention que des folkloristes et ethnographes qui travaillent dans le champ de l'ethnopoétique. Jolles distingue neuf formes simples : la légende, le geste, le mythe, la devinette, la locution, le cas, le mémorable, le conte, et le trait d'esprit (*acudit* en catalan). Elles sont des formes naturelles qui peuvent être à l'origine des formes majeures, comme le roman, et elles ont été repérées dans l'œuvre de quelques prosateurs contemporains. Un auteur qui peut servir d'exemple pour ce type d'usage est Jesús Moncada, dont les romans portent sur la mémoire de transmission orale¹¹.

Parmi les neuf formes établies par Jolles, il convient de mettre l'accent sur la dernière, le trait d'esprit, qui correspond à l'allemand *Witz*, et que l'on pourrait considérer, dans un sens très large, comme synonyme de *trait d'esprit*. Au moment où il

⁸ La citation est tirée de IBARZ, Mercè. *Dans la ville en chantiers*. Traduit du catalan par Marie José Castaing. Saint-Maurice-es-Allier : Tinta Blava, 2004, p. 58.

⁹ *Op. cit.*, p. 8.

¹⁰ Barcelone : Quaderns Crema, 2000, p. 95.

¹¹ Vid. MURGADES, Josep. « Narrativització de formes simples: l'obra de Jesús Moncada ». *Professor Joaquim Molas. Memòria, escriptura, història*. Barcelone : Publicacions de la Universitat de Barcelona, 2003, 2 vol., p. 759-780.

le présente, le critique attache cette forme à la culture d'origine : « À certaines époques, le trait d'esprit atteint des genres et des formes artistiques du niveau le plus élevé, à d'autres époques, il doit se contenter d'être populaire au sens le plus large. Mais toutes les fois que l'esprit est populaire, son espèce et sa manière caractérisent la race, le peuple, le groupe dont il procède » (p. 197)¹².

D'ailleurs, le trait d'esprit est vu comme une disposition mentale qui est mise au jour de manière différente selon les peuples, les époques et les styles, toujours avec une volonté de dévoilement : « Le Trait d'esprit, où qu'on le trouve, est la forme qui *dénoue* les choses, qui *défait* les nœuds. » (p. 198). Il se manifeste dans ces situations où « l'intention de communication du langage est abolie, que l'intelligibilité du langage se "dénoue", que la liaison entre celui qui parle et son auditeur est momentanément "défaite". C'est justement ce dénouement que cherche à atteindre le jeu de mots, le jeu sur les mots. » (p. 198). Il opère souvent à travers un calembour (comme celui de l'interprétation littérale des locutions figées) et, comme une bonne partie des ressources humoristiques, il est employé afin de corriger une incongruité en accord avec la morale régnante : « le Trait d'esprit fait également appel à l'inconvenance : si l'absurde signifie le dénouement de la logique philosophique, l'inconvenance signifie le dénouement des règles prescrites par la morale pratique, par les bonnes mœurs et par les convenances. » (p. 200).

Il peut utiliser d'innombrables procédés, bien que « La condition nécessaire pour que l'on puisse dénouer par le comique l'objet blâmable ou tout édifice quel qu'il soit, est donc l'*insuffisance* de cet édifice. » (p. 202). Il met également en évidence un déplacement par rapport au contexte —ou un *dépaysement*— dans une fonction révélatrice qu'on trouvera dans les exemples que je commenterai plus loin¹³. Allié fidèle de l'ironie, le recours au comique met en cause la candeur de l'ingénu. On peut lui attribuer certaines caractéristiques que Josep Pla appliquait à l'ironie, qui était vue comme « une aiguille fine et invisible » qui « dégonfle » « les naïfs »¹⁴.

2. Carner, traducteur de formes simples

Une fois le cadre théorique de notre approche introduit, je procéderai à l'analyse d'un exemple peu connu d'un traducteur de proverbes. Il s'agit du poète Josep Carner, qui s'intéressa aux formes simples, et notamment aux proverbes, tout au long de sa vie¹⁵. Cet intérêt, chez Carner, doit être rattaché à son travail de traduction des genres didactiques et des essais, soit destinés aux enfants (comme les fables, les contes ou les apologues moraux)¹⁶, soit adressés aux adultes (dans les cas des aphorismes et des essais). En ce qui concerne les proverbes, ce penchant est clairement tributaire de sa

¹² Les citations sont tirées de JOLLES, André. *Formes simples*. Traduit de l'allemand par Antoine Marie Buguet. Paris : Éditions du Seuil, 1972. Titre original: *Einfache Formen* (Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 1930).

¹³ Cf. « Chaque Trait d'esprit, sans exception, effectue simultanément une double tâche : il défait un édifice insuffisant et il dénoue une tension. » (p. 205) et « *L'univers du comique est un univers où les choses se nouent en se défaisant ou en se dénouant.* » (p. 207).

¹⁴ L'original est le suivant : « Per a desinflar els bufanúvols cal una agulla fina i invisible ». La citation est tirée de BALLART, Pere. « La ironia, una agulla fina i invisible », in CASACUBERTA Margarida; GUSTÀ Marina éd. *De Rusiñol a Quim Monzó: humor i literatura*. Barcelone : Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1996, p. 21.

¹⁵ Cf. ORTÍN, Marcel. *La prosa literària de Josep Carner*. Barcelone : Quaderns Crema, 1996, p. 308-311.

¹⁶ J'ai exclu de l'analyse les apologues et les récits destinés au public infantile. Concrètement, le recueil *Contes i apòlegs de tots els països* (Editorial Muntanola, 1919), qui inclut trois contes d'origines diverses (norvégien, russe et arabe), accompagnés d'illustrations, et qui terminent par un apologue à valeur morale. J'ai aussi exclu la traduction des *Fables* de La Fontaine (Editorial Catalana, 1921), qui inclut 61 fables, dans une édition sans introduction ni illustrations.

formation dans le cadre de la Renaixença¹⁷. Les traductions datent de la période 1917-1931, et elles furent commencées au moment où Carner assume la direction de l'Editorial Catalana, financée par Francesc Cambó. Elles sont conçues comme des exercices intellectuels qui permettent à l'écrivain d'acquérir des habitudes qui le rapprochent, dans l'exercice de l'écriture, des principaux auteurs européens. Dans un aphorisme publié pendant l'exil, en 1944, Carner précise :

Traduir és, parellament, el millor aprenentatge en certes tasques oposades i complementàries : espaiar l'àmbit de l'expressió i delimitar-lo; aprendre, a la vista de noves necessitats, gosadia, i deixar-se guiar per aquesta mena de temor de Déu que és l'exigència de precisió; passar d'una identificació segura a unes opcions. Per on, demés d'ésser la millor manera de llegir, la traducció és el millor mètode per entrenar-se a ben escriure¹⁸.

J'ai divisé l'analyse en deux parties : la première dédiée à l'essai (un genre qui, comme on va le voir, opère souvent par l'enchaînement d'aphorismes ou de maximes) ; et la deuxième concernant les proverbes et les aphorismes.

En 1931 paraissait la traduction d'*Els caràcters o els costums d'aquest segle*¹⁹, de Jean de La Bruyère, dont la première édition date de 1688. Il s'agit d'un recueil d'observations sur son époque, rédigé afin d'en corriger les erreurs morales, et écrit dans un style brusque, incisif, qui met en évidence une attitude sceptique. Dans le prologue, le moraliste de la cour de Louis XIV, qui s'inspire de Théophraste, spécifie que :

[...] Ce ne sont point au reste des maximes que j'ai voulu écrire ; elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité ni assez de génie pour faire le législateur : je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises ; quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent ; par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture ; de là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions : ceux enfin qui font les maximes veulent être crus : je consens au contraire que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux²⁰.

Le volume est composé de textes d'une certaine longueur, fondés sur des jugements exprimés sous la forme de l'aphorisme²¹, et il est divisé en quatre parties : « De les

¹⁷ Cf. BUSQUETS, Loreto. *Escrips inèdits i dispersos de Josep Carner (1898-1903)*. Vol. 2 : Prosa. Barcelone : Editorial Barcino, 1984. Il s'agit de textes qui reflètent une ambiance imprégnée de folklorisme romantique européen, où « l'expressió espontània i col·lectiva del "poble" veu el camí que duu al retrobament de la identitat nacional i, en el nostre cas, a l'ànima o al principi animat de l'essència catalana. » (p. 10). C'est également le moment où le mouvement préraphaélite propose une recherche à travers la nature et la création artistique.

¹⁸ Reproduit in CARNER, Josep. *El reialme de la poesia*. Sélection de Núria Nardi et Iolanda Pelegrí. Barcelone : Edicions 62, 1986, p. 193.

¹⁹ Barcelone : Llibreria Catalònia, 1931.

²⁰ LA BRUYERE. *Les caractères*. Introduction et notes d'Emmanuel Bury. Paris : Le Livre de Poche, 1995, p. 120-121.

²¹ Voici quelques exemples : « Quan una lectura us eleva l'esperit i us inspira sentiments nobles i profitosos, no cerqueu altra regla per judicar l'obra: és bona i feta de mà d'obrer. » (p. 29), « [...] L'eloqüència pot trobar-se en les converses i en tota mena d'escrips; és rarament on hom la cerca, i és de

obres de l'esperit », « Del mèrit personal », « De les dones », « Del cor » et « De la societat i la conversa ». À travers des notes précises et aigües, le regard du moraliste passe en revue toutes les sphères de la société et des ressorts qui l'animent, afin de pouvoir revenir à la réalité en toute connaissance de cause.

L'autre volume traduit par Carner est les *Essais* du philosophe anglais Francis Bacon (dont la première édition parut en 1597). Bien que la traduction et le prologue aient été préparés par Carner entre 1954-1955, ils ne se publièrent qu'en 1976, six ans après la mort du poète. Aussi bien la traduction que le prologue sont inachevés. Le volume est composé par des entrées courtes, d'une page (ou quelque fois, quatre), avec de nombreuses citations et des références à des écrivains ou politiciens grecs et romains (Virgile, Tacite), à des saints et, aussi, à Machiavel. Toutes les entrées portent le titre d'« Essai », et elles sont suivies d'une numérotation continue.

Dans le prologue de l'œuvre, intitulé « Francis Bacon i els seus *Assaigs* », Carner présente ses essais en tant que *provatures, notes cuitoses* ; comme une « sèrie brevíssima de consells, en forma aforística, per a l'assoliment de la fortuna i el favor, una mena d'imperatiu catecisme de l'èxit. » (p. 23). En même temps, et afin de détacher l'œuvre de Bacon d'une possible filiation avec l'œuvre de Montaigne, Carner souligne l'existence d'une tradition anglaise fondée sur « la forma viva, infinitament variada, de la confiança, del jo explícit, el conreu amb excuses d'un paisatge, d'un record, d'una lectura, d'un comentari, del més transcendental pretext al més anecdòtic » (p. 21-22). L'aspect anecdotique du genre l'intéresse par rapport à la capacité d'offrir un traitement personnel des éléments qui deviennent l'objet de l'observation.

Quelques exemples de ce « Bacon sintètic, aforístic, oracular » qui « té una fe, la del mètode experimental, de la qual serà defensor i àdhuc màrtir » se trouvent dans des sentences comme : « [...] les persones nobles no poden anar més amunt i el que es troba damunt l'aturall quan d'autres s'enfilen, difícilment s'estarà de moviments d'enveja. D'altra part, la noblesa exigeix la passiva enveja d'altri, inveterat com és llur honor. » (p. 70)²².

Quant aux proverbes, on observe que Carner y dédia une attention constante. Le poète s'intéressa, d'une part, à certaines expressions considérées comme des expressions littéraires (proverbes, aphorismes et dictons) et, de l'autre, à certaines expressions linguistiques -moins développées que les proverbes- qui mettent en relief certains traits de la langue (locutions et idiotismes).

Aussi bien les proverbes que les locutions appartiennent à la littérature populaire (ce sont des formes simples), et du fait qu'ils signifient un usage non instrumental de la langue (un usage proprement littéraire), ils incluent un message/sentence moral qui acquiert un sens dans le cadre d'une interaction sociale. Dans son *Diccionari de termes literaris* (1996), Margarida Aritzeta considère la *parèmia* comme :

denominació general que reben diversos tipus d'expressions d'ús popular de tipologia confusa, que expressen de manera objectiva pensaments, pautes de vida, sentències, etc. Pertany a les formes populars de l'anomenat gènere didacticoassagístic. Inclou els tipus següents : adagi, aforisme, apotegma, dita, màxima, proverbi, refrany, sentència.

vegades on hom no l'ha cercada. [...] » (p. 44) et « Les dones són extremes: són millors o pitjors que els homes. » (p. 100).

²² Cf. « Veritat és que un poc de filosofia inclina l'home a l'ateisme; però en atènyer profunditat filosòfica la ment és menada a la religió. » (p. 79) et « Miserable és l'estat d'esperit on hi hagi poc a desitjar i molt a témer. » (p. 89).

Par conséquent, et étant donné qu'elle présente une conceptualisation théorique très générique, la parémie se concrétise dans des formes qui, selon le cas, sont des *aphorismes*, *dictons*, « *refranys* » ou « *proverbis* », parmi d'autres. Fabra lui-même considèrerait que le *refrany* et le *proverbi* étaient des synonymes et il les définit comme « màxima, dita, d'ús popular, antiga, especialment que conté un ensenyament ». Le *Diccionari de termes literaris*, par contre, établit des différences entre *refrany* (« dita popular que fixa d'una manera tradicionalment codificada una pauta de vida, una creença, una dada de l'experiència ») et *proverbi* (« breu anunciat, d'origen erudit i popular, que expressa un consell, una veritat de sentit comú o una constatació empírica i que ha esdevingut d'ús general »). Selon ces deux définitions, le *refrany* se limite à constater un certain fait observé dans la vie quotidienne, tandis que le proverbe —plus subjectif, implique une valorisation sur la réalité— contient de manière implicite un certain jugement moral. Le proverbe, en plus, est inclus, en même temps que les sentences, les adages et les pensées philosophiques, dans le groupe de l'*aphorisme* (« sentència breu i concisa de caràcter doctrinal que enuncia una norma filosòfica, artística o científica sense cap argumentació »). Finalement, le *dicton* pourrait se considérer comme un sous-genre lié au *refrany*, en tant qu'il est défini comme une « locució d'ús general, molt semblant a la frase feta, que és considerada com una mena de fórmula breu que presenta menor autoria que el refrany en la seva textualització ».

L'inclination de Carner pour les *refranys* est vraiment précoce. Il s'y intéressera à cause de l'influence familiale, vu que son père, Sebastià J. Carner, directeur de l'hebdomadaire catholique *La Hormiga de Oro*, en collectionnait. Quand il avait onze ans, le jeune poète obtiendra un prix convoqué par la revue *L'Atlàntida* pour une sélection de *refranys* qui, comme le déclarent Osvald Cardona et Albert Manent, a disparu²³. Néanmoins, on a conservé le prologue du recueil qui fut publié, en deux versions différentes, à *La Veu de Catalunya* et *La Renaixença* en 1899²⁴.

Dans le texte de *La Veu de Catalunya*, Carner met l'accent sur le lien des *refranys* et des adages catalans avec l'idiosyncrasie du peuple catalan, présenté comme « un poble actiu, pràctich, aymant de lo seu y curt de paraulas, gens amich d'idealismes desguittarrats ni d'abstraccions estérils » et « Dotat de viu y claríssim ingeni, aymant de lo antich ». En même temps, il souligne que, selon le grammairien Josep Pau Ballot, qui s'inspire, à son tour, de l'œuvre de Gregori Mayans, les *refranys* sont des « sentencias breus generalment sabudas que passan de uns á altres de generació en generació, sempre las mateixas, inalterables y permanents... y contenen en pocas paraules lo que els gramàtics (*diuhen*) en llargues y penosas reglas. » C'est pour cette raison qu'ils ont suscité des études du Père Labèrnia (avec le *Diccionari de la llengua catalana amb la correspondència castellana i llatina*, 1839), de Francesc Llagostera (*Aforística catalana*, 1883), de Justí Pepratx (*Ramellets de proverbis, màximes i adagis catalans*, 1880) et d'autres linguistes du XIX^{ème} siècle.

Dans le texte de *La Renaixença*, Carner présente le recueil comme exemple de la « verdadera filosofia popular » qui traduit « l'esperit general » des habitants d'un peuple. Il considère que « l'adagi's vulgarisa per medi de l'assentiment de las multitudes

²³ En 1895 Carner « rebia premis en un concurs organitzat per la revista *L'Atlàntida* per una col·lecció de refranys i de versos », *apud* CARDONA, Osvald. *El temps de Josep Carner 1899-1922*. Barcelone : Rafael Dalmau, 1967, p. 191. Cf. MANENT, Albert. *Josep Carner i el Noucentisme. Vida, obra i llegenda*. Barcelone : Edicions 62, 1969, p. 21.

²⁴ « Aplec de refrans », *La Veu de Catalunya*, 12-XI-1899; « Importància dels refrans », *La Renaixença*, 22-XI-1899. In BUSQUETS, Loreto. *Op. cit.*, vol. 2 : Prosa. Barcelone : Editorial Barcino, 1984, p. 47-49 et 51-53.

y's converteix en una mena d'axioma importantíssim, arrelantse fonament en la cervell del poble y remarcantse per una pregonitat que sols ell posseheix entre tots els gèneros de la sabiesa popular ». Il parle aussi du besoin de créer un « cos immens de sentencias y acudits populars » et remarque la tâche accomplie par les folkloristes Paul Sebillot (en Haute Bretagne) et Cels Gomis (en Catalogne).

Comme on peut le voir, ces deux textes sont représentatifs d'une certaine atmosphère politico-culturelle, celle de l'effervescence du catalanisme politique, dont l'influence se manifeste dans la volonté à développer une idée de nation catalane ralliée à des origines qui la rapprochent d'autres cultures latines. Selon Loreto Busquets :

El primer dels articles esmentats, a més, té el mèrit de deixar-nos entreveure tot un món compost d'intel·lectuals i d'*amateurs* que, veritables cercadors de fets "del poble", s'afanyen a identificar, amb una eufòria que sovint s'acosta a la ingenuïtat, les pròpies arrels històrico-culturals [sic]. Hi preval un sentiment optimista d'exaltació del poble i de la seva rusticitat com a garantia d'autenticitat en la transmissió de l'essència catalana. Malgrat compartir palesament aquest entusiasme, Carner es distingeix ja per l'exigència, que no podia venir-li encara de la seva formació universitària, d'aplicar metodologia i rigor científics a una matèria subjecta a fàcils aproximacions i a improvisacions perilloses. (p. 11)

Bien que, avec le temps, Josep Carner se soit détaché de cette influence romantique, il est significatif de constater que certains éléments de son argumentation —comme celui de l'identification entre langue et caractère d'un peuple— vont se maintenir les années postérieures, en partie car le cadre « noucentista » où se développe son œuvre va leur être favorable. Cela va lui permettre, pendant les années 20, de défendre un nouveau type d'humour catalan, plus affiné et aiguisé —dont la synthèse est dans l'œuvre collective *L'any que ve* (1925) du Groupe de Sabadell. Un humour vu comme nécessaire parce qu'il peut s'imposer sur un des caractères essentiels de l'âme catalane (selon le sens concédé par Herder à *Geist*) : celui de l'évidence (*obvietat* en l'original catalan). De cette manière, dans la décennie des années 20, Carner fête l'apparition d'un nouveau groupe d'intellectuels qui s'opposent, à travers l'artifice linguistique et graphique (*L'any que ve* est un recueil de dessins avec légende publiés au *Diari de Sabadell*), à la sempiternelle évidence catalane. Il s'en réjouit car, par le jeu linguistique, on rend manifeste la « défamiliarisation » provoquée par le langage littéraire —comme l'avait comprise le formaliste russe Schlovski (« L'art comme procédure », 1917)— et la capacité manipulatrice du créateur. Voyons dans quels termes le formule Carner :

L'any que ve ens ha d'obrir les potències —als que serem capaços d'emprar-les— sobre la pitjor de les nostres tares congènites. Els castellans són, cadascú, Tot-un-cavaller. Els bascongats són Tot-d'una-peça. Els aragonesos són Francs. Nosaltres encara som pitjor: som Obvis. La ironia en nosaltres és un instint compensador, una defensa natural contra l'elefantiasi insuportable de la nostra Obvietat. Així, urgellistes o bé vianistes o bé federals de tota la vida o bé companys de causa, hem convertit en un ciri trencat aquella que hauria de ser la làmpara sorda del nostre desig. La nostra metodologia, en algun indret (sempre el mateix), vessa. En el món, el visible és governat per l'invisible, i nosaltres ens preocupem sobretot de la nostra visibilitat. Declaracions i proclamacions, explicant el com i el què. Mai el salt elàstic en la

penombra —millor encara, en la nit sense lluna— cada vegada que ha xiulat finament en els aires de l’Avinentesa²⁵.

Face à la « tare » de l’ « Obvietat », Carner souligne l’apparition d’un « Humor Indeliberat, Difós, Secret, dins l’Automatisme Tradicional de les Paraulas Òbvies » qui sera véhiculé, parmi d’autres formes, par l’énoncé bref, d’origine érudite et populaire, qui exprime un conseil, une vérité attachée au sens commun ou une constatation empirique, qu’est le proverbe.

Carner recueillit quelques proverbes ligures pendant son stage à Gênes, et les envoya au poète Jaume Bofill i Mates dans une lettre de 25-XII-1922²⁶. Il s’agit de phrases courtes, simples ou divisées en deux syntagmes, qui satirisent des aspects ou des pensées de la vie quotidienne, et qui concernent une valeur sur la réalité²⁷. D’ailleurs, en 1926 Carner, avec le pseudonyme de Bellafilla, publia une série d’aphorismes de Bernard Shaw et Henry David Thoreau dans la section « Parlant de tot... » de *La Veu de Catalunya*²⁸. Dans ce cas, il s’agit de jugements plus subjectifs, qui expriment des éléments propres de la personnalité de l’auteur (voir Annexe 1).

Toutefois, jusqu’à présent, nous n’avons vu que des traductions, car en tant qu’auteur Carner ne publia que les aphorismes « De l’art de traduir », parus à *Lletres*²⁹, au Mexique, en juillet 1944. Ce sont des paragraphes de longueur brève, qui véhiculent conseils et observations sur la traduction. En voici un exemple : « No deixateu mai. Però serà agradós que, per tirat de la vostra llengua o geni personal, arribeu a recollir una que altra frase expandida en una curtesa més compacte, i com si diguéssim imperiosa. » (p. 194).

Pour conclure, je vais traiter l’œuvre la plus longue en ce qui concerne le dévouement de Carner aux proverbes : le recueil *Proverbis d’ací i d’allà* (1974), publié de façon posthume³⁰. L’histoire du texte a été analysée par Jaume Subirana³¹. Les premières nouvelles du recueil datent des années 50-60, moment où le poète s’y réfère dans la correspondance maintenue avec Marià Manent. Plus tard, en 1961, et comme le précise Subirana, Carner commença une série de démarches avec l’éditeur Josep M. Cruzet afin de publier le volume, qui échouèrent. Deux ans après, dans une lettre adressée à Marià Manent, datée du 19 janvier 1963, Carner réfère : « una obra que ja

²⁵ « Pròleg » à *L’any que ve* (Francesc Trabal i altres. Sabadell : Ed. « La Mirada », 1925), reproduit in Barcelone : Quaderns Crema, 1983, p. 9.

²⁶ Lettre à Jaume Bofill i Mates, de 25-XII-1922, qui contient quelques proverbes ligures. *Epistolari de Josep Carner*. Éd. Albert Manent et Jaume Medina. Vol. I, Barcelone : Curial, 1994, p. 136-137.

²⁷ Voici quelques exemples : « Amics sí, però tabac no. », « Val més haver de deixar dos escuts a un enemic que no pas haver de demanar un escut a un amic. », « Amor vell poc es rovella. », « Qui sabés l’esdevenir no seria mai mesquí. », « Qui va a casa no es mulla. », « Qui té diner perd l’ànima, qui no en té l’ànima i el cos. », « Les dones, quan estan bé, tenen mal de cap. » « Val més gastar les sabates que no pas els llençols. », « La gent alegre, Nostre Senyor els ajuda. ».

²⁸ *La Veu de Catalunya*, édition du matin, « Parlant de tot... » : « Tria d’aforismes de Bernard Shaw » (7 et 17-I-1926), « Pensaments de Henry David Thoreau (1814-1862) » (16-I-1926) et « Els Set Proverbis » (24-I-1926).

²⁹ *Lletres*, 3 (juillet 1944), p. 4-6, reproduit in Carner, Josep. *El reialme de la poesia*. Op. cit., p. 193-196.

³⁰ Le matériel d’où provient le livre se conserve dans le fonds Carner (ms. 4740) de la Bibliothèque Nationale de Catalogne, dans un dossier en carton avec le titre « Proverbes ». Ce dossier contient des coupures de papiers de mesures diverses, écrits soit sur une face soit sur les deux, avec des fragments manuscrits et dactylographiés, et avec des corrections à la main à l’encre de couleurs différentes. Ce dossier fut localisé au fond d’une armoire de l’Editorial Proa. La trouvaille est due à Oriol Izquierdo, à ce moment-là directeur littéraire de la maison d’édition.

³¹ Voir chapitre 12 « Un llibre invisible: els *Proverbis d’ací i d’allà* (1974) », in *Josep Carner: l’exili del mite (1945-1970)*. Barcelone : Edicions 62, 2000, p. 315-325.

tinc començada, i és una col·lecció de dites d'escriptors i refranys populars, amb breus comentaris meus. Les màximes citades han estat preses indistintament en obres d'autors coneguts i en col·leccions folklòriques... [...] per a fer pensar i, ensems, per a fer somriure » (p. 17)³². Au final, le livre sera publié en 1972 par la veuve de Carner, Émilie Noulet, et Albert Manent³³.

Dans le « prologue » du livre, Émilie Noulet de Carner précise que, entre 1968 et 1970, Carner se consacra à traduire des proverbes de tous les temps et de tous les pays, dont on conserve de nombreuses versions manuscrites. Selon Noulet, l'intérêt du poète pour les proverbes est dû, d'un côté, au fait que ceux-ci offrent une mosaïque de morceaux de « la sagesse des nations » (p. 9), et, de l'autre, ils s'ajustent à sa « vision philosophique de la vie », qui lui permettra de déduire des circonstances, des « normes de conduite », mélangées avec de l'ironie et de la pitié (p. 9).

Quelques éléments caractéristiques des proverbes sont, en plus, partagés par d'autres genres qui furent cultivés par Carner, comme la poésie. Concrètement, et selon Noulet, ce qui intéresse Carner est :

la forma alhora concisa i al·lusiva, l'absència d'explicació i fins de justificació, la modèstia de llur abast general. Encloure en un mínim de paraules un màxim de pensament; sota un aire de bonhomia, velar l'amargor de l'amor ferit o de la justícia burlada; contenir l'Univers en pocs mots, però de gran pes : tot això que defineix el proverbi, ¿no defineix també en bona part el geni poètic de l'autor de *Nabi*? (p. 10)

C'est pour cette raison que la poésie et le proverbe partagent « la manera indirecta d'ésser perspicaç, cruel, lúcida, i de dir la pròpia ànima sense confiança, de blasmar els abusos sense ferir ningú, d'enunciar sense sermoneig, si no la veritat, almenys alguna veritat irrefutable, adquirida, aparentment consoladora... » (p. 10). Et, à travers la traduction, ils permettent d'établir des liens intellectuels entre des cultures d'origine très divers, en partageant « una ciència mil·lenària de la vida » (p. 11).

En plus de l'ubiquité de la forme et de leur intérêt cosmopolite, Carner trouve dans les proverbes une sagesse humaine qui s'exprime « amb mesura, adaptant-se a certa mesura », qui évite l'insistance et la lourdeur (p. 11) et qui

només funda els seus sistemes damunt grans mots no definits. Per això són els proverbis els que enclouen la parcel·la de veritat eficaç que sosté i nodreix l'home etern, l'home, el mateix arreu i sempre; són els resultats i gairebé els residus que la distància i el temps han acumulats, i que la raó humana, idèntica a arreu, ha reeixit a intercanviar i a comunicar. Per la seva juxtaposició, per la seva suma, expressen la totalitat de l'experiència. (p. 11).

³² Lettre reproduite in SUBIRANA, Jaume. *Josep Carner des de Bèlgica. Edició i estudi de la correspondència de Josep Carner i Émilie Noulet amb Marià Manent i Albert Manent*. Thèse doctorale dirigée par Dolors Oller et avec Josep M. Balaguer comme tuteur, Doctorat de Philologie Catalane, UAB, 1998, p. 493-494. Dans le prologue à *Proverbis d'ací i d'allà*, Noulet explique que, pendant l'exil au Mexique (1940-1945), Carner collectionna des histoires locales, qui étaient embellies afin qu'elles devinssent brillantes, attirantes et humoristiques. Il compila aussi des *corrantes* espagnoles, un autre exemple de poésie concise et brève.

³³ Dans l'édition, on inclut des notes sur le processus de confection du livre (posthume), à charge d'Albert Manent, qui en fut l'éditeur, conjointement avec Rosalina Poch. Il précise qu'il s'agit d'une œuvre inachevée, dont on conserve de nombreuses feuilles, avec une calligraphie fine, claire et sûre. Les textes ont des traces de plusieurs stylos (bleu, rouge, vert) et quelques feuilles dactylographiées. Dans la plupart des cas, la transcription est plutôt identique à celle de l'original. Quelques feuilles, plus travaillées, ont été vérifiées à une période postérieure à celle de la première rédaction (avec des traits ou des corrections dans les marges). Parmi les proverbes, on inclut quelques poèmes déjà publiés de Carner, avec quelques changements, comme « Els tudons de Siurana ».

Au total, Carner recueillit 154 proverbes, nommés *dites i refranys*, et originaires de nations diverses (Allemagne, Angleterre, Arménie, Castille, Catalogne, Danemark, France, Ghana, Hollande, Hongrie, Inde, Irlande, Israël, Italie, Yougoslavie, Japon, Pays arabes, Perse, Pologne, Turquie et Chine), de la Bible, et extraits d'œuvres classiques ou modernes (voir Annexe 2). Quelques proverbes peuvent avoir deux attributions différentes. Le caractère inachevé du recueil a une résonance dans l'analyse des supports utilisés, caractérisés par leur fragilité et leur caractère éphémère³⁴. Bien que, selon Subirana, *Proverbis d'ací i d'allà* soit « un llibre sens dubte menor i que no acaba de tenir la forma que el seu autor havia imaginat i anunciat » (p. 325), on peut y trouver des aspects qui reflètent la vision du monde et de l'écriture propre à Carner. Et malgré le fait qu'ils ne peuvent être considérés comme des œuvres de création³⁵, Carner y trouva un moyen, amusant et intelligent, d'apprendre. En y voyant « somriures de la raó. » (p. 12), Noulet *dixit*, avec la traduction de proverbes Carner offrait une vision cosmopolite du monde, qui était exprimée à travers la modulation et la ductilité de la propre langue (p. 14)³⁶.

ANNEXE 1

Bernard Shaw : « En una nació estúpida, l'home de geni esdevé un déu; tothom l'adora i ningú no el serveix. », « Tingueu compte d'heure allò que us plau o, si no, acabarà per plaure-us això que heu hagut. », « L'home dóna tota mena de raons per al seu capteniment, llevat d'un, tota mena d'excuses per als seus delictes, llevat d'una; tota mena d'arguments per a la seva seguretat, llevat d'un; i és la seva covardia ».

H. D. Thoreau : « Mai no hi ha sinó una oportunitat d'una mateixa mena », « Tot pensament sincer és irresistible ».

À *La Veu de Catalunya*, Carner publia aussi sept proverbes de six cultures différentes (japonaise, turque, chinoise, allemande, anglaise et russe), tirés de recueils d'aphorismes populaires :

Japonais : « A la primera copa, l'home beu vi, a la segona copa el vi beu vi, a la tercera copa el vi beu l'home ».

Turc : « Mesureu quaranta vegades, talleu d'un cop ».

Chinois : « És només quan la fredorada que sabeu que no es marceixen el pi i el xiprer ».

Allemand : « El covard mil vegades mor, i una sola el coratjós ».

Anglais : « Déu ens envia bona menja, però el diable ens fa venir els cucs ».

Turc : « Quan sereu una enclusa, pacienteu, quan sereu un martell, colpiu ».

Rus : « Tem el lleó que tens davant i l'ase que tens darrera ».

³⁴ Comme support, Carner utilise des brouillons de lettres, listes de figures rhétoriques, quelques poèmes en catalan ou en castillan, la page d'un dictionnaire castillan-français, les factures d'un hôtel de Vérone, et des papiers officiels de l'Université Libre de Bruxelles, où il travaillait.

³⁵ Il reste à faire une étude exhaustive des possibles influences de ces recueils dans l'œuvre poétique carnéienne.

³⁶ Il faut souligner que, selon Noulet, Roger Caillois, écrivain, sociologue et traducteur de l'œuvre de Carner en français, comparait la confection d'un proverbe avec celle d'un poème, étant donné que, quand le poète « s'apartava en el seu somni, potser "inventava i acreditava algun nou proverbi..." "una de les millors garanties del valor i de l'encert d'un escriptor" » (p. 12).

ANNEXE 2

Choix de proverbes du recueil *Probervis d'ací i d'allà*.

Proverbe allemand :

Té set dies la setmana
de qui treballa amb les mans;
si el domina la galvana
té set dies de descans. (p. 25)

Proverbe anglais :

L'hoste, fill meu, és com la pluja:
al cap de tres dies enuja. (p. 29)

Proverbe anglais/français :

Així m'agrada la gent:
mans fredes i cor calent. (p. 30)

Proverbe catalan :

Deia un entès de Cardona:
—El que és ruc, n'és per estona. (p. 41)

Proverbe danois :

La vaca més negra
d'un negre que espanta,
aneu-la a munyir
i us darà llet blanca. (p. 47)

Proverbe français :

Vicenç de Paül digué
després d'un savi escorcoll:
—El soroll no fa cap bé,
i el bé no fa cap soroll. (p. 51)

Proverbe du Ghana :

Sopa que amstatt inspire,
sopa, delit dels sopars,
enamores cada nas
i atraus totes les cadires. (p. 56)

Proverbe yougoslave :

La sang jove diu:
—Saltem!
I la vella fa:

—Seiem! (p. 85)

Pays arabes :

El país on els còdols
us coneguin, talment,
val més que no la terra
on no us coneix la gent. (p. 97)

Proverbe chinois :

Papallones,
de la neu, que en sabeu?
Cuques, cuques,
del cel, què en sabeu? (p. 115)

Si una destral

la soca talla,
quan l'arbre cau
l'ombra s'escapa. (p. 118)

Qui es lleva, matinal,
a la recerca de la saviesa,
ja la troba asseguda al seu portal.
Bíblia (p. 123)

Ja podeu fer, que amor i tos
mai no seran amagadors.
Josep Carner (p. 124)

¿Passeu devora
d'un desconsol?

Si els ulls no veuen
el cor no es dol.
Cervantes (p. 124)

Qui temi patiments en son camí
per la sola temor ja ha de patir.
Montaigne (p. 128)